

La géographie : concepts, savoirs et enseignements

SOUS LA DIRECTION DE PHILIPPE SIERRA

SARAH AKACHA, FABRICE BOURCELOT, PIERRE DÉLIAS,
GÉRALDINE DJAMENT-TRAN, DAVID GŒURY,
YANNI GUNNELL, ANNE HERTZOG,
ANNE-CLAIRE KURZAC-SOUALI, LUCILE MEDINA,
FRANÇOIS MIALHE, FRANK PARIS,
ANNE PÉNÉ-ANNETTE, OLIVIER PERRET,
CÉLINE PIERDET, FRANÇOIS SAUR, ALEXIS SIERRA,
SERGE WEBER

La géographie : concepts, savoirs et enseignements

2^e édition

ARMAND COLIN

Illustration de couverture : The world inside the glass enclosure of the Delorme map company © Mauricio Handler/Getty images.

Mise en page : Belle Page

Des compléments numériques sont disponibles à l'adresse :
<http://goo.gl/qAGZfT>

Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements

d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour

les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée. Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).



Armand Colin est une marque de Dunod Éditeur
11 rue Paul Bert, 92240 Malakoff
© Armand Colin, 2011, 2017
ISBN 978-2-200-61360-0

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Les auteurs

Sarah AKACHA, professeure, lycée Simone de Beauvoir à Garges-lès-Gonesse (*chapitre 13*).

Fabrice BOURCELOT, professeur, lycée de La Queue-lez-Yvelines (*chapitre 10*).

Pierre DÉLIAS, professeur, lycée Les Lombards, Troyes (*chapitres 11 et 13 et Zooms enseignement*).

Géraldine DJAMENT-TRAN, maître de conférences, université de Strasbourg. Ses recherches portent sur la géohistoire des métropoles européennes (*chapitres 2 et 9*).

David GÆURY, professeur en CPGE, lycée Descartes, Rabat. Ses recherches portent sur les relations entre enclavement et mondialisation (*chapitres 9 et 12*).

Yanni GUNNELL, professeur, université Lyon II. Spécialiste de géomorphologie, ses recherches portent aussi sur les interfaces nature/sociétés (*chapitres 7 et 8*).

Anne HERTZOG, maître de conférences, université de Cergy-Pontoise. Ses recherches portent sur la patrimonialisation (*chapitre 3*).

Anne-Claire KURZAC-SOUALI, professeure, lycée Descartes, Rabat. Ses recherches portent sur les villes marocaines (*chapitre 5*).

Lucile MEDINA, maître de conférences, université de Montpellier III. Ses recherches portent sur les dynamiques transfrontalières en Amérique latine (*chapitre 10*).

François MIALHE, maître de conférences, université Lyon II (*chapitre 8*).

Frank PARIS, professeur en CPGE au lycée Thiers de Marseille (*chapitre 4*).

Anne PÉNÉ-ANNETTE, maître de conférences, université des Antilles. Ses recherches portent sur le développement régional au Venezuela (*chapitre 10*).

Olivier PERRET, proviseur adjoint au lycée Théophile Gautier (*chapitres 4 et 13*).

Céline PIERDET, maître de conférences, université de Compiègne. Ses travaux portent sur les risques (*chapitre 6*).

François SAUR, professeur retraité, il est spécialisé dans l'étude des littoraux (*chapitre 6*).

Alexis SIERRA, maître de conférences, université de Cergy-Pontoise-IUFM Versailles. Il étudie les risques et le traitement des marges urbaines en Amérique latine (*chapitres 2, 6 et 10*).

Philippe SIERRA, professeur en CPGE aux lycées Fermat et Saint-Sernin à Toulouse (*introduction et conclusion, chapitres 1, 2, 3, 6, 7, 10, 11, 12 et 13*).

Serge WEBER, professeur, université Paris-Est-Marne-la-Vallée. Ses recherches portent sur les migrations (*chapitre 9*).

Sauf mention contraire, les figures ont été réalisées par Karima SIERRA.

Introduction

« Les citoyens du monde que nous sommes devenus baignent quotidiennement dans un environnement médiatique qui, sans culture géographique, nous transforme en étrangers à cette Terre qui nous porte. »

Philippe et Geneviève Pinchemel,
1988, *La face de la Terre*.

La géographie n'est pas finie

Crise financière, catastrophes naturelles, tensions sur les ressources ou préoccupations du développement durable sont autant d'illustrations d'une « globalisation » chaque jour plus prégnante.

Ainsi, malgré la quasi-instantanéité des communications et la refonte du rapport « espace-temps », la mondialisation n'a pas signé « la fin de la géographie¹ ». Au contraire, rarement la compréhension des phénomènes spatiaux et de la relation homme/environnement n'a été aussi cruciale dans les débats citoyens.

Au quotidien, la conciliation vie familiale/vie professionnelle est largement un problème de « vie spatiale ». Les vacances sont fondées sur la fréquentation d'« ailleurs » plus ou moins lointains. La « Terre » tout entière, de plus en plus conçue comme un être à protéger, s'incarne à travers des « paysages » grandioses ou des catastrophes ancrées dans des « territoires », tandis que les inégalités entre régions apparaissent plus fortes que jamais.

Ce manuel part donc d'une conviction qui a animé des générations de géographes, et résumée plus haut par la citation en exergue : la nécessité de construire et transmettre une « culture géographique ». Celle-ci procède, évidemment, de nos pratiques et de nos perceptions du monde ; c'est la « géographie » comme état de la différenciation spatiale de la planète : ici, c'est riche, là-bas, la pente est rude, etc. Cette géographie est aussi celle des questions des jeux télévisés ou de l'action militaire ou politique.

Ces connaissances sont, en partie, construites par la « géographie savante », celle des géographes. Ceux-ci ont, en fait, des objets et des pratiques très diversifiés, qui s'expliquent par la spécialisation scientifique. Ainsi, certains

1. Virilio P., août 1997, « Fin de l'histoire ou fin de la géographie ? », *Le Monde diplomatique*.

géographes étudient l'effacement des impacts de météorite pour évaluer des taux d'érosion. D'autres interrogent les enfants pauvres peuplant les rues de métropoles d'Afrique pour essayer de saisir leur rapport à la ville. D'autres encore s'interrogent sur le développement rural... Cette géographie savante est plus ou moins appliquée pour préserver l'environnement, concevoir des aménagements urbains ou implanter des services.

Entre la « géographie » comme état et pratique du monde, celle qui sert à vivre et à agir sur Terre, et la géographie comme pratique scientifique plus ou moins appliquée, s'ajoute une troisième catégorie : la « géographie scolaire ». Celle-ci s'est profondément transformée au cours des trente dernières années. Ses objectifs n'ont pas fondamentalement changé : il s'agit de faire comprendre le « monde ». Ses méthodes n'ont pas évolué davantage que celles des autres disciplines enseignées. Ses contenus, par contre, ont été profondément restructurés. Au nom de la suppression des cloisonnements anciens entre les différentes spécialités de la discipline, l'enseignement s'est recentré sur des thèmes pluridisciplinaires : développement, environnement, aménagement, mondialisation. Quant aux descriptions régionales qui avaient, durant plus de deux siècles, dominé les programmes, elles ont été largement remplacées par des études de cas.

Pourquoi et comment utiliser ce manuel ?

L'ambition de ce manuel est de proposer une introduction à la géographie et à son enseignement. Il ne s'agit pas de donner une définition restreinte de la discipline ou de réaliser une présentation complète de ses différents champs : il existe pour cela d'excellents ouvrages, notamment dans cette collection¹. L'objectif est d'ouvrir des pistes qui permettent de (re)tisser des liens entre les réflexions développées par les géographes anciens et contemporains et les approches actuelles de la géographie notamment dans les collèges et les lycées. Ce manuel a pour objectif de présenter les champs de réflexion de la géographie et leur développement historique, notamment pour les enseignants ou futurs enseignants préparant le Capes.

Le texte est organisé en trois parties.

La première revient sur la nature de la discipline « géographie », c'est-à-dire sur une question qui a beaucoup préoccupé les géographes : « Qu'est-ce que la géographie ? » Quatre angles d'approche sont proposés. D'abord, un bref rappel historique sur l'évolution de la géographie (chapitre 1), qui permet de réfléchir à son positionnement dans le champ des savoirs (chapitre 2), notamment à son rapport particulier à l'histoire. Enfin, est présentée l'évolution de l'enseignement de la géographie (chapitre 3).

1. En particulier : Demangeot J., 2009, *Les « milieux naturels » du globe*, Paris, Armand Colin ; Charvet J.-P. et Sivignon M. (dir.), 2016, *Géographie humaine*, Paris, Armand Colin.

La deuxième partie est consacrée aux « savoirs géographiques ». Les entrées sont thématiques, se rapprochant des questions actuellement enseignées dans le secondaire. Davantage qu'un rappel des grandes données, ces chapitres se veulent l'occasion d'introduire aux rapports entre les géographes et les questions abordées et de présenter une première réflexion sur chacune des questions. La taille modeste du manuel ne permettait pas de développer l'approche de la géographie régionale.

Enfin, la dernière partie est davantage tournée vers les pratiques et l'enseignement de la géographie. Elle présente les outils utilisés par les géographes et auxquels sont initiés les élèves avant de rappeler les méthodes à mettre en œuvre.

Chaque chapitre est accompagné d'une bibliographie sélective dans laquelle sont rappelés quelques textes de référence puis des manuels permettant d'approfondir la question. Les *Zooms enseignement* font le lien entre les programmes et les thèmes géographiques présentés. Des *Zooms aménagement* évoquent des problématiques majeures de l'aménagement. Enfin, des compléments numériques permettant d'approfondir certains points sont indiqués dans l'ouvrage. Ils sont disponibles sur le site armand-colin.com, à l'adresse suivante : <http://goo.gl/qAGZfT>.

En annexe, sont proposés des documents qui s'adressent plus particulièrement aux étudiants souhaitant travailler dans la géographie et aux candidats aux concours de l'enseignement (en particulier au Capes d'histoire et géographie).

PREMIÈRE PARTIE

Qu'est-ce que la géographie ?

Chapitre 1

Éléments d'histoire de la géographie

EN FRANCE, IL EST FRÉQUENT d'étudier l'histoire de la géographie en la faisant débiter à Paul Vidal de La Blache (1845-1918), considéré comme le fondateur de l'école française de géographie. Aussi, pour affirmer leur « rupture » avec un certain académisme universitaire, certains auteurs, comme Yves Lacoste, sont allés retrouver la longue voie de la géographie, en affirmant leur dette à l'égard d'Élisée Reclus, ou leur admiration pour Ibn Khaldoun ou Hérodote... Il faut dire que le terme « géographie » existe depuis plus de vingt-trois siècles, et que bien des savants se sont proclamés « géographes », d'Ératosthène qui calcule la circonférence terrestre aux « géographes du Roi » ou à ceux des sociétés savantes du XIX^e siècle. Du reste, Vidal et les siens, s'ils ont voulu établir une discipline originale, considéraient la géographie comme une « vieille science » et ont rattaché leur démarche au renouveau des réflexions d'Alexandre von Humboldt ou de Carl Ritter.

Tout en conduisant à une profonde transformation des objets et méthodes d'études, les trente dernières années ont permis de mieux déchiffrer l'histoire d'une discipline qui avait largement été assimilée à la simple découverte du monde.

Les géographies comme découvertes du globe

L'Antiquité

Les plus anciens textes connus qui sont considérés comme véritablement géographiques datent du V^e siècle av. J.-C., mais sont issus de deux civilisations qui s'ignoraient. En Chine, des descriptions du territoire, à destination

du pouvoir, évoquent paysages et population¹. Mais c'est aux Grecs que l'on peut attribuer la fondation scientifique de la géographie². Ceux-ci, dont les mythes s'appuient d'ailleurs sur toute une mythologie spatiale du monde méditerranéen (chacun connaît *Illiade* et *l'Odyssee* d'Homère³ autant à travers ses lieux qu'à travers ses personnages), ont initié en Occident les deux grandes traditions de la géographie.

Celle descriptive, incarnée par Hérodote (vers -484, -420), généralement considéré comme le père de l'histoire, contemporain et soutien de Périclès qui, dans ses *Historié*, commet de remarquables descriptions des lieux appuyées sur ses voyages. C'est à lui par exemple que l'on doit la première analyse connue de l'embouchure du Nil et donc le mot « delta ».

Celle cartographique et mathématique. Hipparque (-190 ?, -125) est le créateur de la grille de repères basée sur les pôles et l'équateur et réfléchit aux premières projections. Il développe en fait les réflexions d'Ératosthène (vers -275, -194), qui aurait le premier forgé ce terme de « géographie » et dont l'œuvre est connue à travers les évocations de Strabon plus de deux siècles plus tard. Ératosthène incarne la synthèse des deux approches. Il est autant celui qui détermine la position des lieux connus et calcule la circonférence terrestre que celui qui collecte d'importantes descriptions et réalise une carte du monde connu. Ptolémée (-90, -68) développe les travaux d'Ératosthène et crée une carte qui a pu être reconstituée à partir de l'index des lieux qui en reste : le monde des Grecs va alors jusqu'à l'Afrique équatoriale et intègre l'Extrême-Orient⁴. La connaissance par les Arabes de l'œuvre de Ptolémée, puis son intégration à l'Occident sera fondamentale dans l'élargissement du monde européen au XVI^e siècle.

Le Moyen Âge

Le Moyen Âge est généralement perçu comme une époque durant laquelle les connaissances géographiques semblent régresser. Les textes de l'Occident chrétien, comme par exemple l'encyclopédie d'Isidore de Séville (vers 560-636), ignorent en effet la rotondité de la terre et la cartographie devient largement symbolique et non plus mathématique : c'est la fameuse « carte en T et O ».

Pourtant, dans le monde de langue arabe – dont les auteurs proviennent de toute l'aire d'extension de l'Islam – la géographie connaît un véritable essor, et ce dès le IX^e siècle. Progrès mathématiques, rencontre des savoirs issus de la Grèce et du monde indien, meilleure connaissance du monde à travers la

1. On trouvera ainsi une description des tribus Yu par les Shu Shing dans : Kish G., 1978, *A Source Book in Geography*, Harvard University Press. Sur la géographie chinoise, voir : Needham J., 1986, *Science and Civilization in China*, Cambridge University Press.

2. Holt-Jensen A., 1988, *Geography: History and Concepts. A Student's Guide*, Londres, Sage Publications.

3. Jacob C., 1991, *Géographie et ethnographie en Grèce ancienne*, Paris, Armand Colin.

4. BNF, 1998, *La Géographie de Ptolémée*, Paris, Anthèse.

compilation de nombreux itinéraires commerciaux, permettent la rédaction de très nombreux ouvrages.

Trois noms sont incontournables : Al-Idrîssî, Ibn Battûta et Ibn Khaldoun. C'est en Sicile, au XII^e siècle, qu'Al-Idrîssî rédige pour Roger II le *Livre de Roger* dont le titre exact est *L'agrément de celui qui désire parcourir le monde* : il y rassemble les connaissances sur le monde connu de l'époque, alors que la plupart des auteurs se limitaient au monde musulman. L'intérêt de son œuvre réside dans son systématisme : reprenant les divisions de Ptolémée en sept climats, il y décrit tant les faits naturels qu'humains. Son livre, qui ne nous est pas entièrement parvenu, est resté largement ignoré du reste de l'Occident faute de traduction contemporaine. Ibn Battûta (1304-1377) est avant tout un voyageur dont les descriptions d'itinéraires à travers l'Afrique et l'Asie centrale ont longtemps été utilisées. Ibn Khaldoun (1332-1406) n'est pas à proprement parler un géographe. Grand voyageur, à une époque où le monde arabe est déchiré et menacé à l'ouest comme à l'est, il rédige une histoire universelle dont les prolégomènes sont une réflexion impressionnante sur le monde et la politique. Son histoire des Berbères constitue une véritable analyse géohistorique et géopolitique de l'Afrique du Nord¹.

L'élargissement du monde

Pour autant, l'Occident chrétien n'est pas sans s'interroger sur la géographie du monde. Au XIV^e siècle, la connaissance de l'expansion mongole ou du voyage de Marco Polo contribuent à raviver les interrogations sur les limites du monde, et sur les peuples situés au-delà du monde musulman. La redécouverte de l'œuvre de Ptolémée, traduite et diffusée avec succès dès le début du XV^e siècle, permet la réalisation de cartes, qui encouragent les rois à financer des navigateurs disposant de meilleurs navires et de la boussole. La recherche d'une nouvelle route vers les Indes permet le développement des portulans et de cartes qui deviennent des enjeux d'État. Les Grandes Découvertes incarnent pendant trois siècles l'histoire même de la géographie. La curiosité pour les nouvelles terres et les nouveaux peuples, dont les « sauvages », conduit au développement de larges réflexions sur la répartition et la nature des hommes : s'appuyant sur les textes antiques et les relations de voyages, les « cosmographes » décrivent le monde. Cette connaissance est d'ailleurs devenue primordiale, tant pour l'Église, qui veut évangéliser, que pour les mouvements de Réforme qui veulent comprendre la Création, affectée par le péché humain.

Dans ce contexte, l'intérêt pour la géographie se développe et les États peuvent s'appuyer sur des descriptions plus rationnelles, initiées en particulier en Italie par Giovanni Botero (le penseur de la « raison d'État », 1544-1617) qui

1. Voir l'essai d'Y. Lacoste, 1966, *Ibn Khaldoun : Naissance de l'histoire, passé du tiers-monde*, Paris, Maspero.

publie ses *Relations universelles*. Celles-ci constituent une triple description du monde connu : description régionale classique, description politique, description religieuse et culturelle. Pour G. Botero qui défend la Contre-Réforme et doit faire un état de l'expansion du catholicisme à la demande du Vatican, l'usage des chiffres de population est un moyen de démonstration. Il a pu être considéré *a posteriori* comme l'un des fondateurs de la statistique à une époque où les géographes, à la demande des souverains, doivent travailler à la connaissance des royaumes, et en particulier à leur cartographie.

Pour autant, les considérations générales ne déclinent pas ce qui vaut un succès exceptionnel à l'œuvre de Bernard Varenius (1622-1650). Celui-ci rédige une géographie générale dans laquelle il synthétise les connaissances de l'époque, qu'il distingue de la géographie particulière consacrée aux spécificités locales qui n'entrent pas dans le schéma zonal. Rédigé au moment où la science moderne se met en place, l'ouvrage fixe la césure géographie générale/régionale, et donne la primauté à la connaissance des aspects physiques.

Les Lumières

Le XVIII^e siècle ne voit pourtant pas se développer une véritable géographie générale, telle que l'avait conçue B. Varenius. Les dictionnaires géographiques se multiplient, qui dressent des sortes d'inventaires des villes et régions connues, s'appuyant aussi bien sur des sources récentes que médiévales ou antiques. Le problème de la détermination des longitudes en mer est enfin réglé grâce aux progrès de l'horlogerie et met un terme à une des activités majeures des géographes de cabinet. La description du monde se rationalise, grâce aux progrès de la topographie et à la recherche de données statistiques. Kant enseigne la « géographie physique » qui place la géographie en science naturelle de l'espace. Pour autant, les philosophes n'ont pas une vision claire de la géographie comme discipline, même s'ils reprennent des interrogations anciennes et ouvrent des voies à la réflexion géographique, comme la question du peuplement et celle de la différenciation des sociétés. Deux problèmes qui posent finalement la question philosophique de l'ordre naturel : ce qui oppose les sociétés est-il lié au milieu de vie et à l'ordre de la création initiale ou aux techniques et à l'organisation propre des sociétés ? Si Montesquieu revient, comme l'avait fait Jean Bodin, sur le rôle des climats, il est aussi l'un des premiers à s'interroger sur les causes des différences de peuplement et d'évolution démographique.

Des réflexions très proches de celles qui seront à l'origine de la géographie moderne se développent chez certains observateurs et voyageurs, tout particulièrement parmi les « idéologues ». Ainsi peut-on lire chez Volney (1757-1820) une véritable réflexion sur le genre de vie des nomades ou celui des Indiens des Amériques. Néanmoins, au XVIII^e siècle, la géographie reste

englobée dans une « philosophie reine » qui rassemble l'ensemble des disciplines de l'homme [DENEUX, 2006]. Sous l'Empire, si les ingénieurs géographes ont un rôle essentiel pour la préparation des campagnes napoléoniennes, la géographie n'est introduite que comme description introductive à l'histoire : elle n'explique pas et n'entre donc pas dans le champ des sciences. De fait, elle est soit ignorée des grandes classifications des sciences qui jalonnent le XIX^e siècle, soit séparée entre « géographie physique » et « géographie politique ». Même Auguste Comte (1798-1857), qui se préoccupe d'aménagement du territoire et fait déboucher les sciences positives sur la sociologie comme étude des sociétés, n'inclut pas la géographie. Il connaît pourtant l'œuvre d'un de ses plus prestigieux auditeurs : Alexandre von Humboldt.

Vers une géographie comme explication du monde

Alexandre von Humboldt (1769-1859)

L'œuvre de ce noble prussien, même s'il ne s'est pas déclaré « géographe », a été largement considérée comme fondatrice. Quatre années passées à explorer de manière scientifique le continent américain¹ avec son ami le botaniste français Aimé Bonpland (1773-1856) lui donnent matière à une publication considérable dans laquelle il ne se contente pas de rassembler les observations, mais cherche à comprendre l'interaction des phénomènes. Remarquable observateur, il appuie son propos sur de riches et variées illustrations, donnant à voir les premières coupes des Andes. Il est l'un des premiers à réaliser les cartes en isothermes qui lui permettent de mettre en évidence et expliquer le parallèle entre zonalité (répartition des formations végétales en fonction de la latitude) et étagement de la végétation (répartition des formations végétales en fonction de l'altitude). En effet, sa « géographie des plantes », à travers la notion de « formation végétale », ouvre clairement à la notion de « milieu » et permet de comprendre le lien climat-végétation (« l'identité des formes végétales indique une analogie des climats »).

Son œuvre s'appuie en permanence sur les jeux d'échelles et sur les comparaisons, qu'il s'agisse des organismes vivants (crocodiles du Río Apure/crocodiles du Nil), des paysages (pampa/grandes prairies) ou même des formes continentales (côtes d'Afrique et d'Amérique au dessin parallèle). Il meurt avant d'avoir achevé son dernier ouvrage (*Le Cosmos*) dans lequel il souhaitait présenter « les grandes lois qui régissent le monde ». Humboldt ne s'est pas limité à une approche naturaliste : son *Essai politique sur le royaume*

1. Humboldt qui fut, sauf erreur, le premier à parler de « Grandes Découvertes » pour les explorations de la Renaissance, a souvent été qualifié de « second découvreur de l'Amérique ».

de la nouvelle Espagne s'appuie sur les statistiques et les rapports de l'administration coloniale pour expliquer l'organisation sociale et spatiale du territoire (il est ainsi le premier à expliquer la faiblesse du peuplement littoral du Mexique). Il sait analyser les conséquences de l'esclavage, et surtout il s'intéresse à l'aménagement du territoire. Ainsi, il offre une synthèse remarquable des voies pour créer un canal interocéanique entre Atlantique et Pacifique. Au total, Humboldt a exploré bien des thématiques géographiques et multiplié les analyses spatiales, et il est tout autant géologue, météorologue, botaniste, anthropologue et même philosophe politique : à ce titre, il reste homme des Lumières, passionné par la compréhension du tout.

L'approche de Carl Ritter (1779-1853)

Carl Ritter est souvent associé à Humboldt comme père de la géographie moderne. Ni explorateur, ni naturaliste, Ritter est un enseignant qui, après avoir écrit une géographie de l'Europe, entreprend une *Géographie générale comparée*¹ dans laquelle il veut comprendre les rapports entre les peuples, leur position et la nature. L'impact de l'enseignement et de l'œuvre de Ritter a été très important sur les géographes de la seconde moitié du XIX^e siècle. Reclus ou Vidal le considèrent comme leur maître. Pour Ritter, la Terre est un tout, un véritable organisme, dont la nature des lieux explique le destin des peuples.

La géographie comme discipline : l'essor de la géographie classique

Les précurseurs

Le contexte : une géographie populaire

Si les œuvres de Humboldt et Ritter donnent une dimension explicative nécessaire pour fonder une science moderne, la géographie reste tout au long du XIX^e siècle marquée par une ambition : la description du globe. En France, la *Géographie universelle* de Conrad Malte-Brun, publiée à partir de 1810, constitue la principale synthèse². Les différentes sociétés de géographie jouent un rôle essentiel de diffusion et d'encouragement des explorations : nature, ethnologie, recherche de nouvelles voies et débouchés commerciaux, puis colonisation en sont les principales motivations. Cette géographie de terrain et d'érudition ne manque pas de fasciner un large public, et une véritable

1. En 19 volumes mais inachevée : Ritter s'est limité au monde classique. Voir la présentation et la traduction de D. et G. Nicolas-Obadia : Ritter C., 1974, « Introduction à la géographie générale comparée », *Cahiers de géographie de Besançon*, n° 22.

2. La *Géographie universelle* de C. Malte-Brun a connu plusieurs rééditions, dont la dernière refondue par Théophile Lavallée (1865-1869).

géographie populaire passionne les pays occidentaux. Ainsi, les premiers guides touristiques à large diffusion apparaissent (il s'agit en particulier des guides Baedeker en Allemagne ou des guides Joanne, ancêtres des guides bleus, en France) et Jules Verne met en scène dans ses romans des *Voyages extraordinaires* dans les divers paysages naturels, ruraux ou urbains du monde. Il publie d'ailleurs une *Géographie illustrée de la France et de ses colonies* (1867).

Élisée Reclus (1830-1905)

C'est dans ce contexte que se distingue l'œuvre d'Élisée Reclus. Voyageur, lecteur insatiable des œuvres de son temps, il rédige des comptes-rendus de très nombreux auteurs et fait ainsi connaître aussi bien l'Allemand Ritter, dont il a suivi certains des cours, que l'Américain G. P. Marsh (1801-1882), diplomate américain qui, le premier, s'intéresse aux effets de l'action humaine sur la planète. C'est grâce au soutien de la maison Hachette, après avoir travaillé pour les guides Joanne, qu'il se lance dans une œuvre monumentale. Après *La Terre* (2 volumes), ouvrage de vulgarisation consacré à la géographie physique, il rédige une monumentale *Nouvelle géographie universelle* (19 volumes, plus de 17 000 pages). S'ensuivra *L'Homme et la Terre* (5 volumes), synthèse dans laquelle il étudie les rapports au cours du temps entre les populations, leurs gouvernements et les milieux de vie.

Bien sûr, l'engagement libertaire de Reclus, libre penseur, communaliste condamné à la déportation en 1871 – qu'il n'a pas vécue grâce à la mobilisation d'une large communauté internationale dont Darwin –, a joué un rôle dans sa redécouverte dans les années 1970. Mais le succès de sa *Géographie universelle* avait été considérable en son temps. S'appuyant sur une information précise et souvent exhaustive, il sait, dans un style agréable et efficace, tirer l'essentiel pour montrer les contrastes entre les espaces et les sociétés, étudier les mises en valeur et mettre en évidence les grands problèmes économiques. Si ses idées politiques ne sont que peu présentes – même si elles transparaissent clairement dans son dernier ouvrage –, ses convictions philosophiques, et parfois morales, sont claires : célébration de l'œuvre humaine, et du lien entre l'homme et la nature. En frontispice de *L'Homme et la Terre*, il met : « L'homme est la nature prenant conscience d'elle-même. »

L'œuvre de Reclus est celle d'un auteur en dehors de l'université comme le resteront ses deux frères géographes – Onésime, auteur également d'une œuvre grand public prolifique, ou Paul, qui a étudié l'isthme de Panamá.

Émile Levasseur (1828-1911)

Pionnier des statistiques modernes, É. Levasseur veut donner, à travers la refonte des programmes du secondaire (voir chap. 3), une vision plus utilitaire et scientifique de la discipline. Enseignant au Collège de France, il rédige une *Population française* en 1889 qui reste longtemps un ouvrage de référence, et

théorise la géographie comme science des rapports entre milieux, peuples et économie. Il est l'un des premiers à formuler des lois spatiales, notamment sur l'attraction des villes, mais ses conceptions de la géographie ne font pas école et n'ouvrent pas sur une autonomisation de la discipline.

L'institutionnalisation universitaire

L'institutionnalisation de la géographie s'opère dans tous les pays occidentaux à la fin du XIX^e siècle. Le processus commence en Allemagne avec, en 1874, la création des départements de géographie pour un État neuf en quête d'expansion. Ferdinand Von Richthofen (1833-1905) définit la géographie comme la science de la surface terrestre. Alfred Hettner (1859-1941) développe cette conception à travers la géographie régionale, ses travaux ayant une grande influence aux États-Unis. L'œuvre la plus marquante est celle de Friedrich Ratzel (1844-1904). Un temps journaliste, ayant vécu en Amérique du Nord, celui-ci réalise une thèse sur l'immigration chinoise en Californie, qui lui permet d'obtenir une chaire de géographie à Munich puis à Leipzig. Voulant ancrer sa discipline comme science à part entière, il centre sa réflexion sur les lois qui organisent les relations entre l'environnement et les groupes humains et fonde l'anthropogéographie, première acception de la géographie humaine.

L'anthropogéographie de Friedrich Ratzel (1844-1904)

L'œuvre majeure de F. Ratzel est l'*Anthropogéographie*, publiée en 1882 et 1891. Il y distingue la « géographie physique » de « l'anthropogéographie », le tout inclus dans les sciences de la vie. Influencé par l'œuvre de Darwin – et plus exactement son interprétation par Moritz Wagner¹ –, Ratzel insiste sur l'importance des migrations et de la distance, et distingue les relations au milieu des peuples de nature de celles des peuples de culture qui se libèrent de l'emprise de l'environnement grâce à leurs techniques et à leur organisation. Même s'il est beaucoup moins « déterministe » que Ritter, c'est pourtant son « déterminisme » qui est repris aux États-Unis par Miss Semple et dénoncé en France par Lucien Febvre et les sociologues durkheimiens.

Au Royaume-Uni, c'est H. J. Mackinder (1861-1947) – le vainqueur du mont Kenya – qui organise la discipline et, tout en suivant les exemples français et allemands de géographie régionale, oriente l'analyse géographique vers de larges représentations géopolitiques, facilement utilisables. Considérant l'histoire du monde dominée par l'opposition entre la terre et la mer, incarnée par une succession d'États opposés, il estime que le contrôle du cœur du monde – *heartland* (qu'il situe en Sibérie entre Atlantique et Pacifique !) – déterminerait la puissance mondiale...

1. Cf. Tort P. (dir.), 1996, *Dictionnaire du Darwinisme et de l'évolution*, Paris, PUF : articles « Ratzel » et « Wagner ».

Vidal et les siens : la géographie française à l'époque classique

La géographie en France : l'influence de Paul Vidal de La Blache (1845-1918)

En France, dès les années 1870, Ludovic Drapeyron, normalien et professeur de lycée à Paris, essaie de donner une autonomie institutionnelle à la géographie. Il fonde, en 1877, la *Revue de Géographie*¹ et propose la création d'une école nationale de la géographie et d'une agrégation de géographie, deux projets qui n'aboutissent pas. Au même moment, mais selon une optique différente, c'est autour de Paul Vidal de La Blache que la géographie s'ancre comme discipline universitaire.

Normalien lui aussi, premier à l'agrégation de 1866, ayant réalisé une thèse d'histoire classique, il commence à enseigner la géographie lorsqu'il est nommé professeur d'histoire et géographie à Nancy en 1872. Cinq ans plus tard, il enseigne la géographie à l'École normale supérieure, déployant alors une large activité pédagogique, et attirant à la discipline de brillants étudiants. Sa carrière se termine à la Sorbonne où il obtient la chaire de géographie². C'est donc grâce à son œuvre pédagogique et sa carrière universitaire que Vidal se voit confier la rédaction du *Tableau de la Géographie de la France*, en introduction à l'*Histoire de France* de Lavis. En 1891, la création des *Annales de Géographie* avec Louis Gallois et Marcel Dubois (titulaire de la chaire de géographie coloniale) donne un cadre à l'école française de géographie.

Vidal explicite ses positions sur la géographie à travers une série d'articles ou la préface de son *Atlas*. Bien qu'historien de formation, Vidal prend pour modèle les démarches naturalistes, en particulier celles des sciences de la vie et de l'écologie naissante, ce qui le rapproche de Ratzel. Science des lieux, la géographie doit permettre de comprendre l'expression de l'articulation des lois générales de la nature et des réponses des sociétés, qui explique la diversité du monde. Dès lors, chaque lieu correspond à une combinaison particulière qu'il faut établir et démêler de façon à déterminer, grâce à la comparaison, les lois générales de la Terre. À la différence de Ritter ou de Ratzel, Vidal insiste sur l'interrelation : si les milieux sont contraignants, l'homme y répond différemment modifiant différemment les milieux, c'est le « possibilisme³ ». Celui-ci, qui s'exprime par des « genres de vie » différents, permet alors de comprendre la répartition et la diffusion du peuplement : comme Levasseur, Vidal insiste sur la compréhension de la « formation des densités ».

1. Qui paraît de 1877 à 1924.

2. On lira avec intérêt : Sanguin A.-L., 1993, *Vidal de La Blache, un génie de la géographie*, Paris, Belin.

3. Le terme est en fait de l'historien Lucien Febvre.

« Milieu » et « genre de vie »

« Milieu » et « genre de vie » sont généralement considérés comme les deux concepts-clés de la géographie vidalienne. Le mot « milieu » est directement issu des sciences de la vie et de l'écologie : il désigne l'espace qui entoure les êtres vivants. Les géographes ont utilisé deux expressions. Celle de « milieu naturel » correspond à un espace naturel dans lequel s'exprime comme conséquence du climat, du relief et de l'évolution, une formation végétale particulière (milieu de la forêt tropicale, etc.). Compte tenu des impacts humains, l'expression « milieu géographique » a semblé préférable. Celui-ci serait l'espace naturel et aménagé entourant un lieu ou une société particulière. Néanmoins, l'usage fait que le terme « milieu », comme celui « d'environnement » qui lui est synonyme, est surtout employé pour désigner les composantes physiques de l'espace.

Les relations hommes-milieus ont alors constitué la question clé de la géographie humaine et régionale. Posé par la médecine hippocratique, repris par maints auteurs – dont J. Bodin qui, au XVI^e siècle, formule l'idée d'un lien climat-mentalité à prendre en compte pour gouverner¹ –, le « déterminisme géographique » apparaît, avec la géographie vidalienne, comme le concept à remettre en cause, voire à nier. Contingence et techniques deviennent les clés pour comprendre les mises en valeur et, de là, l'occupation différentielle de milieux similaires dans le temps et l'espace : c'est le « possibilisme ». Ces relations s'expriment à travers des « genres de vie », c'est-à-dire l'ensemble d'habitudes et de techniques par lesquelles un groupe humain assure son existence. Il était courant de distinguer les genres de vie fondés sur le pastoralisme, la chasse ou l'agriculture... Dans un monde de plus en plus globalisé et urbain, cette notion apparaît aujourd'hui largement désuète, même si quelques géographes comme Maximilien Sorre avaient tenté dans les années 1950 de définir des genres de vie urbain.

Vidal fixe, de fait, l'orientation de la géographie française de la première moitié du XX^e siècle : la recherche doit passer par l'étude de régions, dont il s'agit de comprendre les fondements, ce qui passe par l'histoire et la géographie physique. L'étude des aspects politiques et sociaux contemporains est devenue hors de propos : il s'agit de différencier clairement la discipline de l'histoire et de la sociologie naissante.

Épistémologie de l'École française de Géographie : Emmanuel De Martonne et Lucien Febvre

La démarche vidalienne est traduite à travers deux réflexions épistémologiques, qui auront un impact différent :

1. Les différences de climat induisant selon Bodin des humeurs différentes des peuples, les méthodes de gouvernement doivent s'adapter : la fermeté pour les Méridionaux à l'âme trop déliée, etc.

– celle d'E. De Martonne, qui publie les *Principes de géographie humaine* et définit la géographie à travers plusieurs publications dont la *Science géographique*¹ parue en 1915. Sceptique par rapport à l'œuvre de Ritter, il insiste sur l'héritage de Humboldt, l'importance de Reclus comme éveilléur d'idées et le travail de Vidal. Précisant ses conceptions dans son « Traité », il distingue trois principes : extension (chercher la répartition d'un phénomène), géographie générale (le rattacher aux phénomènes généraux de la planète) et causalité (comprendre son origine et sa répartition) ;

– celle de l'historien L. Febvre : *La Terre et l'évolution humaine*, 1922. La publication de son ouvrage a été retardée par la guerre. Travail circonstanciel, il répond aux critiques des durkheimiens qui rejettent l'approche régionale. Febvre insiste sur l'approche « possibiliste » de Vidal : « Des nécessités nulle part, des possibilités partout. » Il montre la richesse des travaux géographiques et définit la géographie comme la science des « rapports qu'entretiennent les sociétés humaines d'aujourd'hui avec le milieu géographique présent ». Son livre se veut une véritable réflexion sur ce qu'est et ce que doit être la géographie comme en témoigne l'organisation de l'ouvrage :

- Introduction : *Le problème des influences géographiques ;*
- Première partie : *Comment poser le problème : la question de méthode ;*
- Deuxième partie : *Cadres naturels et sociétés humaines ;*
- Troisième partie : *Possibilités et genres de vie ;*
- Quatrième partie : *Groupements politiques et groupements humains ;*
- Conclusion : *La tâche présente. Méthodes biologiques, méthodes géographiques.*

Toute sa vie, L. Febvre est resté attentif à l'évolution de la géographie, réalisant plus de deux cents comptes-rendus d'ouvrages de géographes. Pour lui, la géographie est avant tout humaine et ne doit pas s'aventurer sur les thèmes du politique.

Les pratiques de la géographie en France

L'influence de Vidal se traduit par la réalisation de multiples monographies régionales. Utilisation des archives, du paysage (habitat et occupation du sol), de la géologie et des grandes données climatologiques en sont les caractéristiques essentielles. Pour autant, ces travaux ne débouchent pas sur la formulation de lois générales, et, étonnamment, à l'exception de l'œuvre de Maximilien Sorre (1880-1962), considéré comme son héritier le plus fidèle, ces œuvres classiques ne s'intéressent que peu à la végétation, malgré l'admiration de Vidal pour les « sciences biologiques ».

Dans le sillage du maître, deux grands traités de géographie générale sont rédigés et annoncent la spécialisation des « deux géographies ».

Jean Brunhes (1869-1930) publie une *Géographie humaine* en 1910. Reprenant les enseignements de Vidal, il enrichit ses conceptions de deux approches. D'abord, il distingue l'économie destructrice – celle qui s'appuie sur la destruction de ressources – de l'économie conservatrice. Ensuite,

1. De Martonne défend l'œuvre de son beau-père. Pour l'anecdote, il partage le même caveau, au cimetière Montparnasse.

il accorde une place essentielle à la photographie et donc au paysage. Orateur brillant, auteur de très nombreux ouvrages, il dirige les *Archives de la Planète*¹, lancée par le banquier A. Kahn, dont l'objectif est de réaliser un inventaire photographique des peuples du monde. Si Brunhes a joué un rôle majeur dans la diffusion de la géographie humaine, s'il a accordé une large part aux paysages, il ne fait néanmoins pas école et reste en marge de la géographie humaine institutionnelle. En dehors de l'université – il est professeur au Collège de France et perçu comme un rival –, il ne dirige pas de thèses.

Le maître de la géographie humaine est donc en fait Albert Demangeon (1872-1940), titulaire de la chaire de géographie humaine à la Sorbonne. Auteur d'une thèse remarquée sur la plaine picarde (1905), il s'affirme comme un des maîtres de la géographie régionale à travers la rédaction de plusieurs volumes de la *Géographie universelle*. Si ses travaux et ceux qu'ils dirigent accordent une large place au monde rural (notamment l'étude de l'habitat qu'il développe), il s'intéresse à l'ensemble des problèmes de son temps. Ainsi, à travers le *Déclin de l'Europe* (1920), il montre la fin de la suprématie économique européenne et ses conséquences.

L'autre traité est l'œuvre du gendre de Vidal : Emmanuel de Martonne (1873-1955). Son *Traité de géographie physique*, publié en 1909, constitue une remarquable synthèse des connaissances de l'époque. Ouvrage rigoureux et scientifique, il fait le point sur les grands problèmes de géomorphologie et de climatologie, présentant les théories mais insistant sur une approche concrète fondée sur l'observation et la mesure. De Martonne s'impose par ailleurs comme le principal chef de file de la géographie universitaire française. Terminant les *Principes de géographie humaine* que son beau-père n'avait pu achever, il institue la discipline grâce à de nombreuses publications destinées à des publics élargis, et à travers la fondation d'une Association des géographes français, la création des excursions interuniversitaires, l'obtention d'une agrégation spécifique (1942) et un activisme important au sein de l'Union géographique internationale dont il a été président.

L'affirmation de la géomorphologie que De Martonne a particulièrement développée conduit à davantage de réflexions théoriques, notamment sous l'influence des conceptions de l'Américain William Morris Davis (1850-1934). Celui-ci a développé la théorie du cycle d'érosion qui fait l'analogie entre formes et âges : à des périodes de surrection succèdent des phases d'érosion qui conduisent à la formation de pénéplaines. Une des préoccupations majeures des géomorphologues français d'alors est donc la reconnaissance et l'explication des surfaces d'aplanissement. Il faut aussi noter qu'elle ouvre la voie à la quantification avec la multiplication de calculs morphométriques, développés en particulier par Charles-Pierre Péguy² (1915-2005).

1. Voir le musée Albert Kahn à Boulogne-Billancourt.

2. C'est le fils posthume de l'écrivain.

Les autres approches de la géographie

Le caractère nécessairement de plus en plus spécialisé des approches des géographes, et la divergence entre géographie humaine et géographie physique conduit Camille Vallaux (1870-1945) – autre géographe formé par Vidal mais marginalisé – à employer l'expression de « sciences géographiques » (1925). De fait, plusieurs approches se développent, qui correspondent souvent à des écoles nationales. Car à la géographie « étude régionale », dont la géographie française s'impose comme le principal modèle, avec un versant de géographie humaine surtout focalisé sur le peuplement et les aspects agraires et un versant de géographie physique surtout géomorphologique, s'ajoutent d'autres directions peu ou pas explorées en France.

La première est celle d'une géographie « science des paysages » (voir chap. 4). Celle-ci est engagée aux États-Unis, sous l'angle d'une géographie-écologie humaine avec Carl Sauer. La transformation des milieux sous l'influence humaine en est la principale occupation. En Allemagne, avec Siegfried Passarge (1867-1958), une science du paysage se construit véritablement : il s'agit de réaliser un inventaire précis des paysages du monde. Plus radicalement, la géographie russe se développe uniquement sur la géographie physique.

L'autre direction est la géopolitique. Nicholas Spykman (1893-1943) aux États-Unis complète les théories de Mackinder. Mais cette géopolitique est surtout incarnée par l'Allemand Karl Haushofer (1869-1946) : associé au nazisme – tout comme Passarge –, il développe une géopolitique comme réflexion sur les fondements géographiques de l'action politique, en l'occurrence au service du grand Reich avec notamment la notion d'« espace vital ». Dénoncée par les géographes français, elle contribue au rejet du terme « géopolitique » jusqu'à la fin des années 1970.

Les remises en cause : géographies en interrogation

Le temps des débats

Un nouveau contexte

La seconde moitié du xx^e siècle est marquée par une multiplication de débats. À cela, au moins quatre facteurs viennent s'ajouter :

- en premier lieu, la démocratisation progressive de l'enseignement secondaire puis supérieur, qui entraîne une augmentation considérable du nombre d'universitaires et de chercheurs. En France, la géographie devient d'ailleurs une discipline de promotion sociale : sans latin (contrairement à l'histoire),

elle est ouverte aux classes populaires qui n'ont pas fait les filières classiques du lycée et permet notamment à de nombreux instituteurs de s'engager dans des thèses ;

- le nouveau contexte économique des Trente Glorieuses dans le cadre de l'État providence ;

- l'essor du marxisme, qui, s'il ne change pas forcément la pratique géographique, conduit de jeunes étudiants à rejeter la géographie classique et à remettre en cause la légitimité des maîtres ;

- enfin, dans le même temps, les sciences sociales s'engagent dans de profondes rénovations.

La « nouvelle géographie »

La remise en cause de la géographie classique est lancée aux États-Unis par Fred K. Schaefer (1904-1953) qui dénonce dans un article resté fameux « l'exceptionnalisme » en géographie, mettant en cause directement les travaux de Richard Hartshorne (1899-1992), le maître de la géographie américaine. Selon Schaefer, l'étude des régions, chère à Hartshorne, enferme la discipline dans la recherche des particularismes et non des lois. R. Hartshorne répond en disant qu'il ne connaît qu'une loi : l'unicité de chaque région...

La région : comment est constitué le monde ou comment le découper ?

Au moment où s'institutionnalise la géographie, en Allemagne puis en France, l'un des objets essentiels de la géographie classique est de comprendre comment sont organisées les régions. Une région est alors vue comme une portion de la surface terrestre qui présente des caractéristiques propres. Les géologues, à travers l'observation des paysages, constatent qu'aux grands ensembles géologiques sont associés des paysages spécifiques correspondant à des mises en valeur particulières, tandis que les historiens ont remarqué à travers l'analyse des frontières, que beaucoup de découpages traversent les époques. Ainsi, les premières réflexions portent sur les « régions naturelles » (Bassin parisien qui se distingue du Massif armoricain ou du Massif central), puis sur les régions historiques (la Normandie, la Bretagne, etc.). Vidal et surtout L. Gallois (1908) approfondissent les distinctions : l'économie implique l'existence de « régions agricoles » ou « industrielles », l'influence des villes crée des « régions urbaines ». Gallois propose alors le terme de région géographique pour définir ce que devrait être le terrain des géographes, distinct de celui des géologues ou économistes : des régions naturelles transformées par l'homme.

Les interrogations sur la notion de région restent néanmoins limitées : il s'agit certes de justifier les découpages, mais l'essentiel du travail est d'expliquer leurs paysages, mises en valeur et genres de vie et d'en définir les sous-ensembles. Si, aux États-Unis, R. Hartshorne montre que les régions sont avant tout un découpage

opéré par le chercheur¹, il faut attendre en France les années 1950 pour que la notion fasse l'objet de réflexions plus approfondies ou soit rejetée. En France, Étienne Juillard² (1914-2006) propose en 1962 de distinguer deux définitions de la région : celle de l'extension d'un paysage donné, c'est-à-dire la région homogène, et celle fonctionnelle d'un espace polarisé. Ce ne sont plus tant les limites que sa structuration par le réseau urbain qui importe.

Les géographes ont longtemps essayé de se défaire des limites administratives, ce qui ne les empêche pas par ailleurs de s'engager en faveur de la régionalisation, comme Vidal qui milite pour une politique de régionalisation de la France. Car la logique aujourd'hui la plus évidente du terme région est celle, territoriale, d'un découpage spatial des États pour mieux les régir... ou parfois contester leur poids.

Ainsi, c'est surtout dans le monde anglo-saxon que le renouveau s'opère. Il s'agit de refonder la géographie sur l'objectivité de l'analyse de données quantitatives. La redécouverte de travaux anciens d'économie spatiale, comme ceux d'August Lösch (1906-1945) ou de Walter Christaller (1893-1969) (voir chap. 4) permet, dans un souci de scientificité, de tester des modèles ou d'en établir de nouveaux. Brian J.-L. Berry, après s'être intéressé au commerce, oriente les recherches vers l'étude des villes et des oppositions sociales qui y règnent. Au Royaume-Uni, Peter Haggett, pour la géographie humaine, et Richard Chorley (1927-2002), pour la géographie physique, généralisent l'utilisation des méthodes quantitatives et les présentent à travers des manuels généraux. En Suède, Torsten Hägerstrand (1916-2004) travaille sur la notion de diffusion et invente la *Time Geography* (voir chap. 2). En France, les travaux de Paul Claval, qui fait connaître cette « nouvelle géographie », portent plus particulièrement sur l'organisation de l'espace. À la fin des années 1960, David Harvey synthétise les nouvelles investigations dans un ouvrage, *Explanation in Geography*, qui est traduit en français en 1972 à l'instigation de Ph. Pinchemel.

Cette géographie « scientifique » exclut donc beaucoup de champs *a priori* peu quantifiables. Géographie régionale, approche de l'habitat et des structures agraires, étude des surfaces d'érosion, géographie historique : des thèmes piliers de la géographie d'avant-guerre sont remis en cause.

Qu'est-ce que l'espace ?

Avec la nouvelle géographie, le terme espace s'est substitué à celui de milieu. Les précurseurs de l'analyse spatiale sont à chercher dans les travaux sur la localisation des activités économiques, comme von Thünen pour l'agriculture [1826], Weber pour l'industrie [1909], ou sur l'étude des villes, Burgess sur l'organisation de l'espace urbain [1925], ou encore Christaller sur les places centrales

1. Hartshorne R., 1939, *The Nature of Geography*, Lancaster, A.A.G.

2. Juillard É., 1962, « La région, essai de définition », *Annales de géographie*.

[1932]. À la différence du concept de milieu, celui d'espace sous-entend une dimension objective. L'espace se définit par des coordonnées à partir desquelles il est possible de situer les phénomènes et de mesurer les distances entre eux. La notion de réseau en découle directement. Un réseau est une organisation en mailles de l'espace. Ses premiers emplois viennent de la physique (notion de réseau cristallin : les cristaux correspondent à une répartition périodique d'atomes). Très tôt, des géographes et des statisticiens ont observé que les villes formaient des réseaux, et les ingénieurs ont compris que les infrastructures devaient être organisées en réseaux. D'un point de vue de l'analyse spatiale, un réseau implique que ce n'est pas la distance topographique qui compte mais le lien existant ou non.

Réticences et géographie humaniste

Pour autant, ces nouvelles pratiques sont loin de séduire l'ensemble des géographes. De tradition littéraire – chaque géographe cultivait d'ailleurs dans sa thèse son propre style –, beaucoup ne se reconnaissent pas dans l'étude objective et mathématique de phénomènes spatiaux.

Les grands thèmes de recherche en France

En France, le renouveau s'opère surtout à travers de nouvelles thématiques. En effet, c'est davantage sur une nouvelle lecture du monde, dans le cadre de l'essor du marxisme, que sur des considérations épistémologiques que se fonde la contestation de l'approche classique. Ainsi, c'est d'abord par l'approche économique que Pierre George (1909-2006) dénonce la géographie classique. Celle-ci est alors incarnée selon lui par Maurice Le Lannou (1906-1992) qui explique s'intéresser à « l'homme habitant ». Pour P. George, qui est communiste, il faut étudier « l'homme producteur, l'homme consommateur », s'intéresser aux modes de production plutôt qu'aux genres de vie. À travers une production prolifique, P. George essaie de promouvoir une géographie davantage tournée vers les aspects économiques et sociaux.

Parmi les nouvelles approches qui se développent en France à partir des années 1960, on peut retenir quatre sujets d'investigation qui suscitent beaucoup de travaux ou de débats :

- l'opposition villes-campagnes, inspirée du marxisme, donne lieu à de nombreuses réflexions et contribue à poser la question du sous-développement, étudiée par Yves Lacoste, qui essaie d'en définir les caractères communs. À la « géographie tropicale », considérée comme colonialiste, succède ainsi une géographie du développement (voir chap. 10) ;

- Jean Tricart (1920-2003) comme Michel Phlipponneau (1921-2008) appellent à développer la géographie appliquée (1960) : sur le modèle du *Land planning* anglo-saxon, les géographes doivent se mettre au service de

l'aménagement du territoire. D'autres, avec Pierre George, s'y opposent et parlent d'une « géographie active », seule garante de l'indépendance du géographe-chercheur qui doit établir des diagnostics, mesurer les effets des décisions prises mais ne pas être dépendant des décideurs ;

– à la fin des années 1960, des tentatives se construisent autour des approches systémistes, comme Georges Bertrand qui, sur le modèle de la science du paysage soviétique, propose une géographie physique globale (1968) bâtie sur l'étude du géosystème au même moment où Roger Lambert développe en hydrologie le concept d'hydrosystème. Olivier Dollfus (1931-2005) engage une réflexion sur la notion d'espace géographique [1970] qui le conduira plus tard à développer le concept d'espace mondial ;

– enfin, Yves Lacoste, avec un livre de réflexion épistémologique ayant un fort impact (*La géographie, ça sert d'abord à faire la guerre*, 1976), relance plus largement le débat sur la nature et l'objet de la géographie française, ce qui lui permet de réhabiliter la géopolitique (voir chap. 9), et le conduit par la suite à s'opposer frontalement à la géographie chorématique promue par Roger Brunet (voir plus loin). Son implication dans les débats sur l'engagement de la géographie le rapproche à maints égards de la géographie radicale qui se développe aux États-Unis.

Le concept de « géosystème »

Le concept de « géosystème » a été formulé par le géographe russe Viktor Borisovitch en 1963. Il désigne une unité paysagère homogène produite par une combinaison dynamique entre des éléments abiotiques (roches, eau, etc.), des éléments vivants (végétation, faune) et anthropiques. Georges Bertrand comme Jean-François Richard distinguent plusieurs ordres de grandeur : une région naturelle est constituée de géosystèmes eux-mêmes divisés en « géofaciès » puis « géotopes ».

La géographie radicale

Contestant à la fois la géographie classique et la « nouvelle géographie », deux géographes américains, William Bunge et David Harvey, estiment que la géographie doit exprimer des points de vue et dénoncer les inégalités sociales qu'elle voit s'exprimer dans l'espace, en montrant que ces inégalités sont le résultat d'orientations politiques et économiques.

En France, une géographie sociale s'affirme dans les années 1970, qui a pour ambition d'analyser les rapports sociaux dans l'espace¹.

1. Di Méo G., 1998, *Géographie sociale et territoires*, Paris, Nathan.

*Géographie humaniste et tournant culturel*¹

La principale contestation de la « nouvelle géographie » vient néanmoins du tournant culturel qui s'engage au même moment. C'est un Américain d'origine japonaise, Yi-Fu Tuan qui parle de « géographie humaniste » pour qualifier le courant qui s'intéresse au sens et au vécu du territoire et des paysages.

En France, Éric Dardel (1900-1968) apparaît alors comme un précurseur, en publiant, en 1952, *L'Homme et la Terre*, dans lequel il veut montrer la « géographicit   » de l'homme, c'est-à-dire la manière dont on inscrit notre existence dans l'espace. La géographie n'est pas selon lui un « cadre fermé où les hommes se laissent observer », mais « le moyen par lequel l'homme réalise son existence, en tant que la Terre est une possibilité essentielle de son destin ». Armand Frémont définit vingt ans plus tard le concept d'« espace vécu », s'appuyant notamment sur la littérature : l'espace de vie, c'est-à-dire l'ensemble des lieux fréquentés, devient un espace social du fait des relations qui s'y établissent avec les autres, et un espace vécu en raison de la perception qu'on s'en fait et des valeurs psychologiques qu'on lui accorde. Toute une branche de la géographie se développe ainsi sur des travaux sur la perception et les représentations de l'espace. Jean-Robert Pitte, à travers les paysages français, puis la cuisine, développe une géographie culturelle tandis qu'Augustin Berque tire de son expérience du Japon une autre vision des rapports homme-terre.

Ce faisant, un nouveau concept clé semble s'imposer : celui de territoire.

La notion de « territoire »

Un territoire correspond à un espace approprié. On parle de plus en plus de géographie des territoires pour remplacer l'expression géographie régionale. Le terme n'est utilisé en géographie que depuis une trentaine d'années, mais a eu un succès considérable en France. De fait, il a été utilisé pour deux raisons principales. La première correspond à la volonté d'éviter le terme « espace », à la connotation abstraite rejetée par certains géographes. L'autre étant de parler de territoire au sens d'espace socialisé : le territoire serait l'espace des sociétés. Au concept de « milieu » de la géographie naturaliste, aurait succédé celui d'« espace » de la « nouvelle géographie », tandis que celui de territoire permettrait d'intégrer les notions de « vécu », d'« identité » et de « représentation ». Comme une nation qui a un territoire à aménager, chacun a son territoire de vie fondé sur des « territoires de proximité » – expression apparue dans les programmes scolaires de lycée de 2010. Selon les auteurs, la dimension identitaire, matérielle ou organisationnelle est mise au centre de la notion.

1. Dans le monde anglo-saxon, l'expression *cultural turn* désigne la revalorisation du culturel qui s'est opérés dans les sciences sociales depuis les années 1990. Ici, nous l'avons employé dans un sens large qui inclut la géographie humaniste.